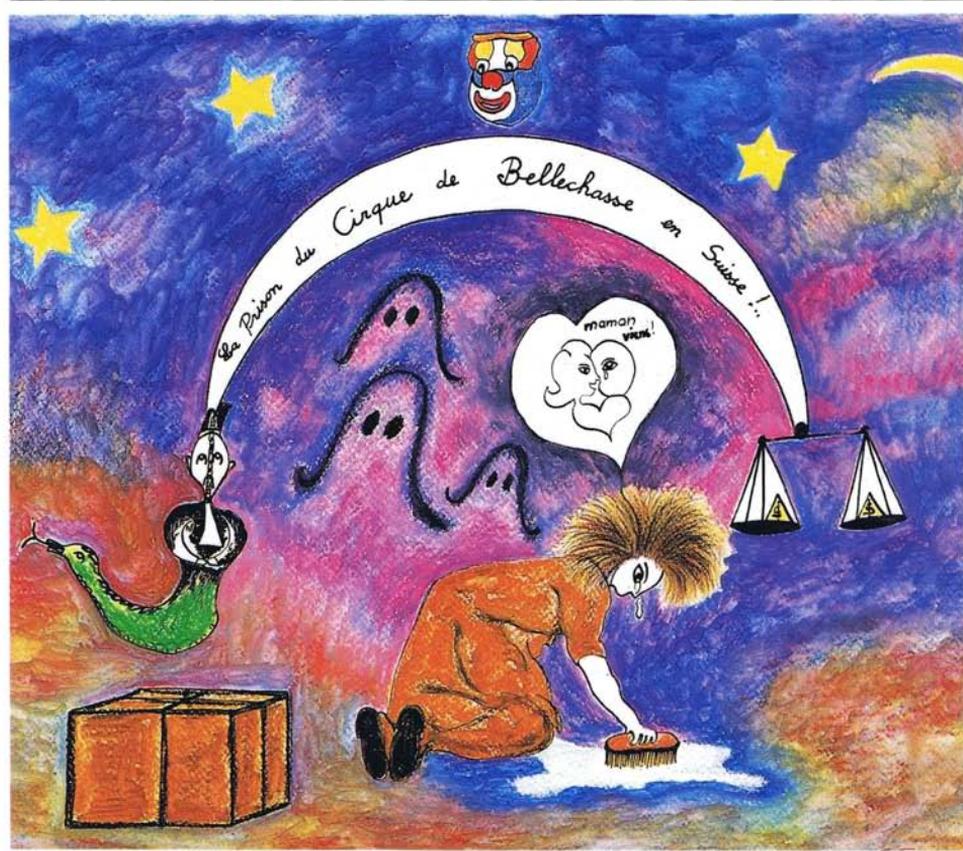


Louissette Buchard-Molteni
*Le tour de
Suisse en cage*

L'enfance volée de Louissette



Cabédita

Collection Archives vivantes

LOUISETTE BUCHARD-MOLTENI

Le tour de Suisse en cage

L'enfance volée de Louïsette



Couverture: dessin de Louïsette Buchard-Molteni.

© 1995. Editions Cabédita.
La Léchère, CH-1137 Yens
B.P. 16, F-74500 St-Gingolph
ISBN 2-88295-151-5

ÉDITIONS
CABÉDITA
1995

L'enfer de Von Mentlen

L'ARRIVÉE

J'ai huit ans, un peu plus, un peu moins, qui aurait fêté l'anniversaire d'une orpheline parmi d'autres? Je suis confiée au Ricovero Von Mentlen à Bellinzone, orphelinat tenu par des sœurs catholiques qui avaient dû confondre leurs vœux avec je ne sais quel manuel de cruauté appliquée aux enfants.

Dire que j'y vécu l'enfer est peu dire.

J'y ai fait l'apprentissage des frustrations et des châtiments, de la peur de ce qui pourrait encore aggraver le pire et de l'impuissance. J'y ai connu la souffrance, morale et physique. J'en reste marquée à jamais. Le témoignage qui suit aura pour seule prétention d'en faire entrevoir la terrible réalité.

Nous étions environ trois cents, mais cinq d'entre nous vivaient la situation la moins enviable:

personne à l'extérieur ne se souciait du sort qui nous était réservé. Aucun contact, aucune visite: nous étions les proies faciles d'un système sans la moindre pitié.

Dès mon arrivée, le premier choc: je ne comprends pas un mot de ce qui se dit autour de moi. Ici, tout le monde parle italien. Personne n'est là pour me traduire, pour m'expliquer ne serait-ce qu'au début. Je me retrouve plongée dans un univers hostile dont je ne peux même pas comprendre les règles, pour mon malheur, bien entendu.

Mon placement dans cet orphelinat succédant directement à la perte de mon père, je pleurais tous les jours ce deuil qui m'avait brutalement privée du seul repère extérieur auquel je tenais. J'étais donc battue régulièrement pour apprendre à ne pas verser de larmes, peut-être contagieuses auprès des autres. Aucun moyen d'expliquer pourquoi je ne pouvais pas contenir mon chagrin.

Ceux qui ne pleuraient «que» leur abandon ou le manque de tendresse apprenaient sans doute plus vite la règle en vigueur: ici, on ne pleure pas comme un enfant, on se tait comme un orphelin.

Ma sœur Olga, mon aînée de cinq ans, avait jusqu'ici suivi le même itinéraire que moi, de Fribourg à Bellinzone.

A notre arrivée, nos chemins se séparèrent.

La seule manière de ne pas rester parmi les autres, c'était d'être gravement malade. Il faut donc avouer qu'elle eut la chance d'être poitrinaire. Elle fut placée à la clinique dépendant de l'orphelinat. Je restai seule.

* * *

LES MURS, L'UNIFORME ET LA MESSE DU MATIN

Le maigre espace autour des bâtiments était entouré de murs, nous interdisant tout accès à l'extérieur. Les façades étaient nues et même à l'intérieur, on ne voyait que grisaille. Ça et là, des tableaux avaient été accrochés. Ils représentaient invariablement des Madones terrassant des serpents et des diables armés de fourches.

Notre habillement s'inspirait de la tristesse du décor. Nous disposions d'un tablier par-dessus notre chemise et de bas noirs. La semaine, nous marchions pieds nus la plupart du temps. Sinon, nous utilisions des socques, et plus rarement des chaussures provenant de lots démodés et hétéro-

clites qu'une maison avait bien voulu léguer à l'orphelinat. C'est ainsi que j'ai chaussé du quarante deux plus souvent qu'à mon tour, moi qui ai péniblement atteint la taille trente-huit à l'âge adulte!

Cet uniforme nous faisait inmanquablement repérer comme enfants abandonnés aux yeux de tous. Aucune fantaisie n'était possible. C'est pourquoi, la seule fois où j'ai pu me procurer des bas gris à la place des noirs – ces horribles bas noirs qui nous collaient à la peau – je les ai ménagés comme un luxe qui ne se représenterait pas de sitôt. Je les ai reprisés et reprisés encore tant bien que mal, jusqu'à la dernière limite.

* * *

Les sœurs croyaient sans doute aux vertus des punitions, persuadées que la peur des coups faisait des miracles. Et très vite, effectivement, chacun prenait le rythme de l'établissement, à force de contraintes et de châtements qui venaient perpétuellement raviver la crainte qui nous dominait tous.

Le matin, nous nous retrouvions à trois cents en train de faire notre toilette, à l'eau froide. L'hygiène n'était pourtant pas une priorité: nous

n'avions droit qu'à un bain par année, à Noël, et nous ne savions pas ce qu'était une brosse à dents.

Avant le petit déjeuner, les sœurs nous envoyaient à la messe. Imaginez trois cents paires de semelles de bois entrant dans l'église... avec la consigne stricte de ne pas faire de bruit. Les punitions pleuvaient, collectives ou au hasard de qui s'était fait repérer.

Lorsqu'on sait qu'un des châtements utilisés par les sœurs consistait à nous priver de repas, on comprend mieux que certaines d'entre nous s'évanouissaient en allant à l'église. Elles étaient ranimées à coups de gifles.

* * *

LA PITANCE

Après la messe, le petit déjeuner se composait de café au lait (seule présence de produit laitier dans toute notre alimentation) avec de la saccharine et de bouts de pain coupés la veille dans une gamelle en métal.

Pour les repas de midi, les menus se répétaient de semaine en semaine, sans jamais le moindre

changement. Nous pouvions prévoir des années à l'avance ce que nous mangerions. Le lundi: un bout de pain avec de la confiture servie à l'aide d'un ustensile que nous avons surnommé «la louche de l'avarice», tant son long manche était disproportionné par rapport au petit contenu qu'elle permettait de nous servir. Le mardi: des macaronis cuits nature. Le mercredi, c'était le jour de la polenta. Tous les jeudis, nous avions les «patates rouges», pommes de terre à l'eau avec de la sauce tomate. Le vendredi, nous retrouvions les macaronis et le samedi les «patates rouges».

Comme repas du dimanche, nous avions droit à une platée d'orge bouilli, qu'il nous fallait absolument finir si nous voulions avoir droit à l'unique dessert de la semaine: un petit beurre.

L'après-midi, en guise de goûter, nous recevions un bout de pain en été ou une pomme en hiver: les plus grosses étant toujours sur le dessus du panier, la distribution n'allait pas sans bagarre.

Le soir, nous avions de l'eau avec des pâtes, même si cela répétait le repas de midi, ou parfois de la bouillie de flocons d'avoine que nous étions forcés d'avalier bien qu'elle soit pleine de pétoles de souris.

En allant manger, nous sentions souvent des odeurs de cuisine qui nous flattaient les narines,

sans que nous sachions de quoi il s'agissait. Dans le petit réfectoire où les sœurs prenaient leurs repas à tour de rôle (la moitié mangeait pendant que l'autre nous surveillait), c'est une toute autre gastronomie qui se jouait. Elles ne se refusaient rien pendant que nous devions invariablement absorber, sous la menace, les repas qui – préparés sans soin – nous dégoûtaient. Il ne nous restait que ces odeurs pour nous consoler, parfums mystérieux puisque nous n'avions jamais seulement vu ni beurre ni viande, ni quoi que ce soit d'autre que ce que j'ai énuméré plus haut, pas même des légumes qui nous auraient apporté de salutaires vitamines.

Pendant toutes ces années, la seule exception aux menus habituels fut le petit bout de salami qui nous était généreusement octroyé à Noël.

* * *

Les repas étaient pris en commun, garçons et filles, dans le grand réfectoire. Le reste du temps, nous étions séparés. A chaque moment de la journée, les sœurs ne manquaient pas l'occasion de nous martyriser. Elles jugeaient bon de nous priver de notre maigre pitance pour nous punir, nous qui souffrions déjà du régime quotidien qu'elles nous

imposaient. Mais même à table, le pire n'était jamais sûr.

Je n'oublierai jamais ce petit compagnon d'infortune qui avait vomi sa bouillie de flocons d'avoine, cette répugnante mixture où les souris avaient laissé leurs traces. Les sœurs l'obligèrent devant tout le monde à tout ravalier et pour lui ôter l'envie de résister, elles s'acharnaient en même temps à lui décoller l'oreille à coup de cuillère. J'avais une dizaine d'années, la scène se déroulait sous mes yeux et la violence de ce qui se passait ajoutée à la peur d'être châtiée à mon tour m'interdisait de faire quoi que ce soit. La révolte augmentée de ce profond sentiment d'impuissance me serrait le cœur. Discrètement, je poussais les pétoles de souris sur le bord de mon assiette pour ne pas subir le même sort.

Ce pauvre petit compagnon eut cependant la chance de recevoir la visite de sa mère qui s'étonna du sparadrap sur son oreille. Un enfant peut toujours ramener un petit bobo d'une bagarre ou d'une chute, mais plus rarement à cet endroit. Elle enleva le pansement et vit l'oreille entièrement décollée qui ne tenait plus que par l'extrémité du lobe. Je l'ai vue se précipiter dans les escaliers en hurlant: «à l'assassin!» et en jurant qu'elle appellerait la police. Elle récupéra les affaires du petit et le

retira séance tenante des griffes des nonnes. Il n'y eut aucune suite, mais je me souviens m'être dit que j'aurais volontiers donné mes deux oreilles pour échapper à cet enfer.

* * *

LES «FÊTES» DE FIN D'ANNÉE

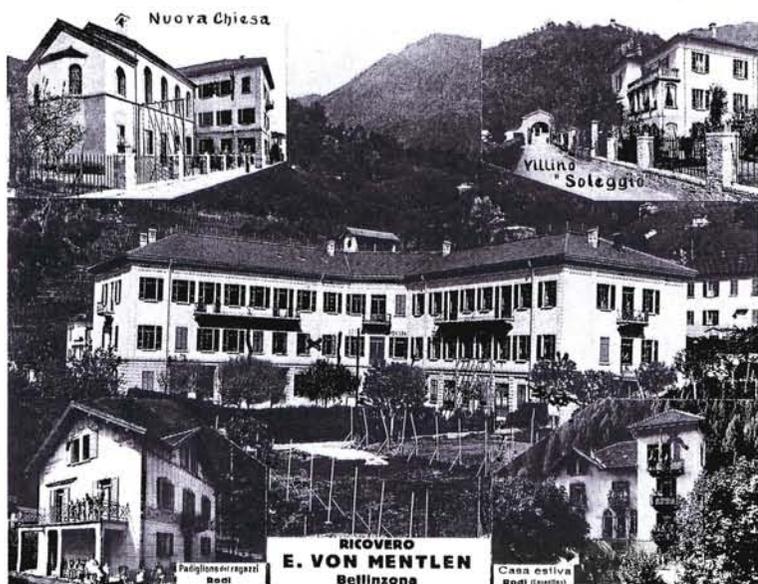
A Nouvel An, les sœurs s'octroyaient un véritable gueuleton qu'elles devaient estimer mérité après tous ces efforts pour s'occuper de nous. Pour l'occasion, elles prenaient place dans notre réfectoire, le leur étant trop petit pour qu'elles y tiennent toutes ensemble. Juchées tant bien que mal, nous tentions d'observer le festin par les vitres en hauteur qui donnaient sur le local. Par bribes et dans la crainte perpétuelle de nous faire repérer, nous les apercevions faire bombance et s'enivrer pour fêter l'année nouvelle. Bel exemple, surpris à la dérobee, de l'autre visage de nos cerbères. Lors d'une de ces Saint-Sylvestre, où notre seul droit à la fête se réduisait à voler le spectacle païen des nonnes, un faux mouvement d'une de mes camarades me fit trébucher pendant que j'observais.

Ma tête heurta la vitre. Nous étions repérées.

Le temps de redescendre, il était trop tard: une sœur arrivait. Je me mis à simuler le somnambulisme, dont j'étais coutumière, les deux bras tendus bien droit devant moi. Ce fut ma chance et j'échappai cette fois, de peu, à la raclée.

* * *

Certains d'entre nous qui avaient la chance que quelqu'un pense à eux à l'extérieur avaient droit à



Questa è il ricovero
 la mia scuola la
 indico con una
 crocetta. Vicino alla
 chiesa nuova indico
 con pure una crocetta
 la mia stanza dove
 dorme la mia mamma.
 Nella casa estiva di
 rodi indico la stan-
 za ove dormivo d'estate
 in vacanza. Spero
 che questa cartolina
 ti farà piacere.
 Louissetta.

Photo K. Zimmermann, Bellinzona

Pages 36 (bas) et 37:

Carte écrite depuis l'orphelinat par Louissette à sa mère au début de son séjour. L'enfant ne se doute guère encore de son terrible destin. (Coll. L. Buchard-Molteni.)

des vacances hors de l'orphelinat, mais pour nous qui étions complètement abandonnés, aucune entorse à notre douloureux quotidien ne venait égayer la période des fêtes. C'était manifestement le cadet des soucis des sœurs que de nous apporter ne serait-ce qu'un peu du réconfort que personne d'autre ne voulait nous donner, un peu de chaleur. Nous ne demandions pas d'autre luxe.

A ce propos, Noël ne valait guère mieux que Nouvel An. Le principal changement du rythme habituel consistait à nous faire assister ce jour-là à trois messes au lieu d'une.

Certaines d'entre nous recevaient des colis posés sur leur table d'école. Moi, je devais me contenter d'une noix, d'une pomme, d'un petit beurre (celui du dimanche) et d'un seul crayon de couleur, sans doute ma plus grande frustration, moi qui adorais déjà dessiner. Rien d'autre si ce n'est la même angoisse que les autres jours: qu'une bêtise ou une erreur ne provoque la colère des sœurs et leur envie de sévir une fois de plus. La solitude pesait lourd, l'angoisse de ce qui allait arriver me tenaillait toujours plus fort.

* * *

LE CAUCHEMAR DES SOIRS ET DES NUITS

Les dortoirs, séparés en chambrées de trente-huit lits, étaient disposés de sorte que pour aller aux toilettes, nous les filles, il nous fallait passer à proximité de l'endroit réservé aux garçons.

La seule idée d'en croiser un dans le couloir nous terrifiait. En effet, nous n'avions pas de chemises de nuit, et le fait de sortir en culotte et simple liquette de jour représentait à nos yeux le comble de l'impudeur. Nous n'avions pas accès à l'éducation ni la maturité plus précoce des enfants d'aujourd'hui. Nous nous faisons l'impression d'être de simples traînées en risquant de nous faire surprendre si peu vêtues par un garçon.

L'éducation religieuse que l'on nous distillait n'arrangeait pas les choses. Tout le temps que j'ai passé dans les orphelinats, on nous assénait plus d'idées reçues et d'*a priori* négatifs qu'il n'en faut pour dégoûter à vie une future femme de rencontrer un compagnon: les hommes étaient tous des êtres pervers et méchants dont il fallait se méfier comme de la peste. Que l'on ne vienne pas me dire que c'était pour notre bien ou pour nous protéger: les conséquences de ce genre de conditionnement incessant et poussé à l'extrême se sont senties plus

tard. Encore un aspect de la vie que l'on nous volait.

* * *

Certaines d'entre nous souffraient d'incontinence nocturne. La peur des coups ou les souffrances physiques et morales endurées chaque jour auraient sans doute suffi à excuser cette malheureuse faiblesse. Ce n'était pas l'avis des nonnes qui la leur faisait payer cher. La punition était terrible: mises à genoux sous les ricanements, un drap étendu par terre, elles les aspergeaient d'eau glacée. Autre châtement: les malheureuses fautives devaient rester debout, le drap souillé sur la tête, dans le hall, là où tout le monde qui passait pouvait se moquer d'elles à loisir.

Qui me citera un seul point justifiant tant d'acharnement dans la volonté d'humilier et de faire souffrir des enfants, parmi les vœux que ces religieuses avaient prononcés et qu'elles avaient juré de respecter?

Je n'étais pas logée à meilleure enseigne, moi qui avais pourtant la chance de ne pas être incontinente. Je souffrais à l'époque de problème d'amygdales et de végétations. Je ronflais et dérangeais

toute la chambrée pendant la nuit. Trois sœurs dormaient derrière, dans des cellules. Le bruit n'était pas du tout à leur goût: bien des fois je fus réveillée brutalement en plein sommeil d'une volée de gifles. Chaque soir, je cherchais le sommeil avec la terreur que cela ne se reproduise à nouveau.

Le même problème faisait que, dormant la bouche ouverte, de la salive coulait sur mon drap. Or, dans mon sommeil agité, il m'arrivait de me retourner dans mon lit et de me retrouver la tête à la place des pieds. Au matin, la tache dans mon lit devenait alors aux yeux des sœurs la preuve incontestable d'une faiblesse de la vessie. Sans aller chercher plus loin, elle m'infligeait le même traitement qu'aux autres. J'apprenais le profond sentiment de l'injustice qui ne fera que s'accroître ensuite.

Je précise que longtemps, je n'ai pas été soignée pour ce problème qui m'attirait tant de sévices. Punir un enfant est tellement plus facile, et – je soupçonne – plus satisfaisant pour la perversité des nonnes dont l'ampleur se confirmait jour après jour.

* * *

LA CHAUDIÈRE ET LA LESSIVEUSE

Je parlerai de sadisme pour dire que celui de nos cerbères n'était jamais à cours d'imagination afin de nous martyriser.

En tant qu'orphelins, il nous était bien entendu strictement interdit d'être turbulents comme tout autre enfant à un moment ou à un autre. Un des châtiments préférés des sœurs consistait à nous enfermer dans la chaufferie centrale, pour nous calmer sans doute. Dans ce local exigu, au milieu des jets de vapeur qui menaçaient à tout moment de nous étouffer, imaginez l'angoisse...

De ces terribles expériences, j'ai moi-même gardé de profondes séquelles. Aujourd'hui encore, je suis claustrophobe et ne supporte pas de rester enfermée dans le noir, même dans une salle de cinéma ou au théâtre. Je dirai plus tard le peu de distraction auquel nous avons droit. Il était hors de question pour nous d'assister à quelque spectacle que ce soit. Mais le tour de force reste cependant d'avoir réussi à m'en priver jusqu'à l'âge adulte en marquant mon enfance au point de me gâcher ce plaisir plus tard, à force de châtiments qui m'ont traumatisée à jamais.

J'ose répéter le terme de sadisme pour qualifier le comportement de ces nonnes, car je ne vois

aucune autre motivation à leur acharnement que la satisfaction ou le plaisir de nous faire souffrir.

Elles avaient trouvé un autre supplice pour enfants abandonnés. L'orphelinat avait également pour fonction de nettoyer les habits militaires. Elles nous enfermaient à deux ou trois dans la grande lessiveuse cylindrique dont je n'oublierai jamais la porte rectangulaire. Leur seule bonté: elles ne la remplissaient pas d'eau. En revanche, elles la mettaient en route et nous subissions son mouvement de va-et-vient. Nos mains d'enfants, trop petites, ne nous permettaient pas de nous accrocher et nous nous cognions les unes les autres ainsi qu'aux parois, au rythme de cet infernal balancement, jusqu'à ce que nos bourreaux estiment que nous avions subi suffisamment de coups, en particulier sur la tête.

Cherchaient-elles à nous rendre folles?

* * *

L'ÉCOLE (COMMENT FABRIQUER UNE CANCRE)

L'organisation de nos journées prévoyait quand même notre présence en classe. Mais l'école n'échappait pas à la règle. Là encore, point de pitié. Là non plus, pas de répit. Très vite, on me surnomma la cancre de la classe... et pour cause: je ne voyais pas ce qui était écrit au tableau. J'ignorais que j'étais myope. Ce handicap me valait en plus du titre de mauvaise élève un traitement particulièrement cruel. J'ignorais jusqu'à l'existence des lunettes et aucun médecin ne nous rendant visite, il ne me restait plus qu'à répéter que je ne voyais pas au tableau.

Le seul exercice qui me convenait restait la dictée. Pour le reste, en désespoir de cause, je regardais sur ma voisine. Le châtiment ne tardait pas: empoignée par les cheveux, la sœur me tapait la tête par terre jusqu'à ce que je saigne. Le manque de vitamines entraînait orgelet sur orgelet. Chaque fois qu'elle me cognait la tête sur le sol, ils éclairaient. Ces mauvais traitements durèrent toute ma scolarité.

Lorsque la sœur sortait de la classe, le moindre babil en son absence provoquait une distribution

générale de coups de bâton sur la tête. Dans ces moments-là, l'ambiance de la classe ne pouvait que s'envenimer: quelques-unes seulement qui bavardaient entraînaient la même punition pour toutes. Les sœurs faisaient d'ailleurs tout ce qu'elles pouvaient pour briser toute solidarité entre nous. Ainsi, parce que j'étais bonne en calcul, je devais mouiller de salive avec mon doigt le nez de mes camarades qui avaient fait des fautes. C'était la manière des sœurs pour déléguer leur envie d'humiliation. Pourtant, nous n'étions pas dupes: je le faisais à contre cœur, mes camarades le savaient.

En regardant plus tard quelques-uns de mes cahiers d'écolière que j'ai pu récupérer, j'ai retrouvé mes dessins, ma passion déjà à l'époque.

Au fil des pages, on peut constater que leurs couleurs varient au gré des crayons dont je disposais. Un cahier est resté presque entièrement au crayon gris. Moi qui ne recevais qu'un crayon de couleur par an, à Noël, je faisais tout ce que je pouvais pour en obtenir d'autres. Ainsi, l'échange: je te fais le dessin obligatoire du jour, tu me donnes un crayon. Il fallait que je varie sur le même thème pour que la supercherie ne se remarque pas.

Malgré cela, j'avais beau pousser la mine au maximum lorsqu'un de mes crayons devenait trop

petit, il me manquait trop souvent de quoi satisfaire mon envie de dessiner. Je l'ai longtemps refoulée.

En regardant aujourd'hui ces dessins, je ne crois cependant pas avoir mérité l'invariable commentaire dont les sœurs me sanctionnaient sans cesse: «de toute façon, toi, tu dessines de la m...»



L'AUTRE APPRENTISSAGE

Pour qui doit vivre son enfance à coup de meurtrissures, il faut vite apprendre à se débrouiller pour survivre.

Comme je l'ai déjà expliqué, nous n'avions que peu de contacts avec les garçons. Entre filles, je peux affirmer que nous étions solidaires dans notre malheur.

Lorsque nous avons trop faim, certaines plus courageuses et dégourdis que d'autres allaient chaparder une miche de pain que nous nous partageions en cachette. D'un côté, les sœurs nous forçaient à apprendre à voler, mais de l'autre, nous nous apprenions toutes seules ce que partager voulait dire – entre autres prêter attention à plus démunis que soit – comportement qui était manifes-

tement banni du cœur sec et froid des nonnes, voici le comble dans une institution religieuse.

Comme jeunes filles et à l'exemple des plus âgées d'entre nous, nous savions qu'un jour ou l'autre, cela nous arriverait: il faudrait aller à la buanderie demander le nécessaire à chacune dont le corps donne les signes qu'elle sera bientôt femme. Pudique, gênée, lorsque mon tour arriva, je me rendis donc là où l'on distribuait les serviettes en tissus de l'époque. A peine entrée, timide, une terrible gifle m'envoya valdinguer plusieurs mètres en arrière dans le couloir.

Dès ce jour, l'arrivée de mes règles signifia pour moi la peur de renouveler cette expérience. Là encore, certaines allaient dérober pour elles-mêmes et les autres ce qu'il était si pénible d'aller demander. C'est là un des premiers moments où l'on nous contraignit à faire taire en nous toute féminité, il y en eut d'autres, je sais que je ne suis pas la seule à en avoir subi plus tard les conséquences.

Notre mutilation se poursuivait.



Pendant la guerre, j'étais encore à Von Mentlen. Une centaine d'orphelins serbes arrivèrent dans

l'orphelinat. Il nous fallut céder nos lits. On nous reléguait au galetas, ce qui ne nous déplaisait pas tant que ça car les sœurs s'y rendaient moins souvent. En revanche, ce qui nous révolta, ce fut que ces nouveaux compagnons d'infortune avaient droit à des colis... alors que nous non.

Après avoir vainement essayé d'en profiter, en leur demandant, ce fut la bagarre. Nous nous sentions abandonnés parmi les abandonnés. Vraiment personne ne se souciait de nous. Les autorités suisses n'ont jamais levé le petit doigt en notre faveur. Les orphelinats, institutions religieuses autonomes, n'étaient pas tenus de faire visiter leurs locaux à des personnes extérieures. Mais qui a essayé de savoir ce qui s'y passait? L'épisode que je viens de raconter est significatif du désintérêt de toutes les autorités compétentes pour le sort qui nous était réservé, avant, pendant, mais aussi après la guerre (je suis restée à Von Mentlen jusqu'en 1948). Quelle meilleure école du racisme que de nous faire sentir deux poids deux mesures avec d'autres victimes, venues d'autres horizons?

A l'époque, nous en voulions aux petits Serbes qui refusaient de partager leurs colis, mais aujourd'hui seule subsiste une profonde révolte que je réserve à ceux qui avaient le pouvoir et l'autorité

d'intervenir pour que quelque chose soit fait en notre faveur, à nous aussi.

L'autre apprentissage, ce fut aussi cela: celui de comprendre que de l'extérieur, certains pouvaient agir à l'intérieur même du couvent en faveur des enfants, mais que nous, ils nous avaient oubliés.

* * *

On comprendra, je pense sans difficulté, que c'est à Von Mentlen que la torpeur de mes premières années fit place à ce sentiment de révolte qui ne m'a jamais quittée. Tout le système cherchait à nous assagir, à nous discipliner, en fait: à nous mater.

L'orphelinat nous volait notre enfance. Je ressens encore aujourd'hui les profondes mutilations qui nous furent infligées. A force que l'on essaye de nous briser, nous risquions tous de perdre jusqu'à notre propre personnalité et de devenir des moules vides d'originalité et d'initiatives. A moins justement de nourrir cette révolte qui fait survivre, parce qu'elle refuse l'inacceptable. C'est sans doute elle qui à travers mes épreuves me permit de garder la tête hors de l'eau. Je ne retrouverai plus jamais l'enfance qui me fut volée à Von Mentlen. Lorsque

je cherche à m'en souvenir, seule me revient, inexorablement, la révolte que je devais contenir pour vivre quand même. Il était interdit de se plaindre, *a fortiori* de protester – tout se passait donc à l'intérieur – il fallut bien des années pour que je parvienne à dire ce que je ressentais.

En revanche, ceux qui me connaissent vous diront que je ne sais toujours pas me plaindre. Voilà l'héritage d'une enfance dévastée: avec ce témoignage, je ne cherche pas à pleurer sur mon propre sort (encore aujourd'hui, les larmes que l'on nous interdisait de verser sont chez moi on ne peut plus rares), je ne cherche pas la pitié des autres ni à m'attendrir sur mon destin: j'y réagis et continuerai à le dire pour mémoire – seulement pour que l'on sache que cela s'est passé ici, en Suisse.

* * *

LA PINADONNA

Il y avait une aide de ménage, énorme et brutale, un véritable monstre d'une force terrible. En plus de s'occuper des cochons, de nettoyer les toilettes ou encore de brasser vigoureusement la

polenta du mercredi dans la grande marmite, son rôle favori consistait à essayer sa force sur nous. Les nonnes devaient y trouver une auxiliaire pratique à leur brutalité. Ses travaux l'amenaient plus souvent que nous l'aurions souhaité là où elle pouvait nous surprendre. Gare à celle qu'elle coinçait dans les toilettes lorsqu'elle y découvrait des saletés, ou encore à celle qui rôdait près des cochons. Il valait mieux filer en vitesse... notre seul avantage était qu'avec son gabarit, nous parvenions quand même à l'entendre arriver: elle se cognait partout et sa démarche ne passait pas inaperçue! Je me souviens cependant de la peur qu'elle nous inspirait lorsqu'elle nous poursuivait armée d'une barre de fer qui servait à tenir les portes ouvertes.

* * *

LES CORVÉES DE NETTOYAGE

Une bonne partie de notre temps libre n'avait de loisirs que le nom. Nous devons par exemple participer activement à l'entretien des sols, à tour de rôle.

Lorsque nous briquions les parquets, l'odeur de cire se mêlait à celle de la sueur des enfants qui

s'étaient activés, laissant cette ambiance de propreté malsaine sur leur passage.

Le samedi, trois ou quatre filles étaient de corvée pour nettoyer l'immense hall de l'orphelinat. Le carrelage se lavait avec du «Rano», mélange d'eau bouillante et de soude. Le couloir où nous allions chercher cette dangereuse mixture était sombre.

Ce jour-là, nous venions de remplir nos bidons, deux par fille, et je voulus montrer à l'une de mes camarades que la porte de la salle de bains, juste à côté, grinçait – et pour cause: comme je l'ai dit, elle ne servait qu'une fois l'an, pour notre seul bain, à Noël.

Nous vîmes une sœur qui poursuivait un tout petit garçon, terrorisé, qui courait dans notre direction en regardant en arrière, de crainte de se faire rattraper. Le drame arriva sous nos yeux: il trébucha et tomba au milieu de nos bidons qu'il avait renversés. La sœur ne lui retira même pas ses habits imbibés du liquide fatal. Sa souffrance devait être insupportable.

Après trois jours d'agonie, le pauvre petit décéda. Tout fut fait pour nous culpabiliser. En revanche, personne n'avait appelé un médecin.

COCO

Dans cette vie de turbulence, il y eut aussi quelques épisodes qui tenaient plutôt du tragique. Ainsi, dans le hall immense qui servait de récréation trônait sur un meuble une énorme statue de Don Bosco, le protecteur des enfants. Mais notre véritable défenseur se trouvait à ses pieds: sur son perchoir, un perroquet du nom de Coco. Tout le monde l'aimait à l'exception des sœurs car lorsqu'elles voulaient nous battre à sa portée, il se précipitait sur celle qui nous menaçait.

Cet unique compagnon paya sa hardiesse: sans doute exaspérée par le comportement du volatile, la mère supérieure décida de faire disparaître la pauvre bête. Décidément, rien de ce qui pouvait égayé l'orphelinat n'avait le droit d'y rester.

LE CONFSSIONNAL

Tous les vendredis, nous allions nous confesser. Il se passait si peu de choses sortant de l'ordinaire que nous ne savions jamais quoi raconter.

A l'entrée de l'orphelinat, il y avait un pont. Un jour, nous regardions des ouvriers qui y faisaient des

travaux en contrebas, avec toute l'attention que méritait un des rares spectacles auxquels nous avions droit. Soudain, un des jeunes hommes, apprentis sans doute, renversa une partie de sa brouette de cailloux sur les pieds de celui qui devait être le contremaître, le plus âgé de l'équipe en tout cas. Nous n'en perdions pas une miette et guettions avec impatience sa réaction, habituées que nous étions à ce que toute bêtise entraîne logiquement une punition. Cela ne se fit pas attendre: après l'avoir copieusement accablé d'injures et de reproches, le contremaître renvoya son apprenti, qui n'habitait apparemment pas loin, vu qu'il emprunta juste la route au-dessus, vers le village. Et de fait, peu après, nous vîmes arriver une femme, la mère du maladroit sans aucun doute, qui se dirigeait vers le chantier en vociférant. Arrivée près du contremaître, et sous nos yeux effarés, elle souleva ses jupes en lui intimant violemment l'ordre... de lui embrasser les fesses, pour lui apprendre à traiter ses apprentis de la sorte! Nous restions héberluées et tout à fait scandalisées...

Le vendredi suivant, j'avais quelque chose à raconter au confessionnal. La grande affaire, c'était de le dire. Ce que je fis en ces termes: «J'ai vu quelque chose de très vilain... entre un homme et

une femme...» Le curé dut penser à tout autre chose: il me questionna, et sans doute rassuré par ma réponse, me laissa repartir. J'en fus quitte pour un *Pater* et trois *Ave*.

* * *

LES PROMENADES DU DIMANCHE

Après le confessionnal du vendredi, les corvées de nettoyage du samedi, le dimanche enfin, nous avions droit à une promenade. En rang deux par deux et sous bonne escorte, nous sortions de l'enceinte de l'orphelinat et marchions jusqu'au cimetière, puis retour. Avec nos uniformes d'orphelins, sous nos minces pèlerines en hiver, aucun doute sur notre condition n'était permis pour les passants que nous croisions sur notre chemin. D'autres enfants, mieux habillés, avec de meilleures mines, ne manquaient pas de se moquer de notre cohorte pitoyable ou de nous faire des grimaces. Mais l'on s'endurcit vite à ce genre d'attitude: nous leur rendions leurs grimaces, à la seule différence que nous, il ne fallait pas nous faire repérer.

D'ailleurs notre but, pendant la promenade, était tout autre. Nous mourions de faim. Il s'agissait

de se baisser discrètement pour ramasser les pelures d'oranges restées par terre ou les trognons de pommes, qui étaient plus rares. Misérables en-cas que nous guettions le long du chemin.

J'ai crevé d'envie devant les autres enfants qui mangeaient des glaces, à tel point que depuis, le seul fait d'en avaler une bouchée me dégoûte: je l'ai trop désiré en vain.

* * *

A CORPS MEURTRI

Le froid, la faim et les mauvais traitements répétés, il y avait plus que le compte pour nous dévaster physiquement. Jamais un médecin ne nous a rendu visite, même une fois par an. Il aurait sans doute pu constater notre état de faiblesse et les maux dont nous souffrions. Mais son absence donnait aux sœurs une totale impunité dont elles ne manquaient pas de profiter, en particulier à l'égard de ceux comme moi qui n'avaient personne de l'extérieur qui se souciait d'eux.

Pendant longtemps, personne ne s'est occupé de mes problèmes d'amygdales et de végétations.

Les orgelets, les engelures à répétition, il fallait les endurer. Mes blessures qui saignaient, je les soignais toute seule.

Je peux affirmer d'expérience que les oreilles décollées (même de la main des sœurs) se cicatrisent très bien, à condition que l'on n'arrache pas le sparadrap à tout bout de champ, comme elles le faisaient.

Le corps s'endurcit, mais parfois, la coupe est pleine.

Je souffrais de panaris, dont je devais m'occuper seule. J'en ai toujours les cicatrices. A l'index, je garde la trace de celui qui me fit le plus souffrir. La gangrène commençait à y gagner: cette fois seulement, on jugea utile de me faire hospitaliser, à l'hôpital San Giovanni.

Plusieurs de mes camarades sont décédées. Une de mes copines souffrait d'une infection au genou qui progressait de jour en jour. Elle n'a reçu aucun soin. Comme pour d'autres, on nous annonça son décès sans autre commentaire.

* * *

JOUER (AVEC QUOI?)

Nous étions privés d'un autre droit élémentaire de l'enfant, celui de pouvoir s'amuser.

Dans la cour, il y avait un carrousel que j'ai qualifié plus tard de mirage. Son accès nous était interdit par une palissade de bois taillée en pointes. Il ne me restait plus qu'à imaginer les petits sièges pendus au sommet du manège par des chaînes tourner et virevolter dans une ambiance de fête.

La nuit, j'en rêvais et j'y voyais une ronde de petits diables. De temps en temps, nous avions l'audace de franchir la barrière et de nous en approcher. Nous tentions de tirer sur les chaises pour se faire une idée de ce que cela donnait lorsqu'il fonctionnait. Il demeura pour toujours le monument mystérieux, magique mais inerte, sous nos yeux d'enfants frustrés.

Pas de jouets dans l'orphelinat, nous n'avions même pas un ballon. Nos seuls jeux consistaient à capturer des crapauds que nous gonflions avec une paille, ou encore à faire peur aux autres en les poursuivant avec une vipère que nous tenions par la queue – inconscientes à l'époque qu'elles étaient venimeuses –, ou bien nous attachions un hanneton au bout d'une ficelle et le faisons bourdonner, si

possible en classe pour que la sœur se demande d'où venait ce bruit bizarre.

Mon seul trésor tenait dans une boîte d'allumettes: avec des bouts de chiffons liés entre eux par de la ficelle, je m'étais confectionné une petite poupée que je rangeais soigneusement. Je l'ai longtemps conservée dans sa boîte, précieusement.

L'orphelinat disposait d'une grande salle de gymnastique, mais, lorsqu'elle ne servait pas de dortoir aux soldats, nous n'avions quand même pas le droit d'y aller. Jamais de sport: lorsque nous nous risquions à l'intérieur pour essayer les anneaux: gare à la raclée si nous nous faisons prendre.

L'été, notre grande idée était de vouloir apprendre à nager. Sous le pont, à l'entrée de l'orphelinat, coulait une rivière: le Dragonato. Mais il était à sec plus souvent qu'à son tour. Nous nous étions donc mis en tête de construire un barrage avec des pierres pour accumuler suffisamment d'eau afin de nous baigner. Nous eûmes peu l'occasion d'en profiter: il fallait compter avec la peur de se faire punir en rentrant dans nos vêtements trempés (nous n'avions pas d'habits de rechange). De plus, la sécheresse finissait souvent par compromettre la réussite de notre entreprise.

PROCESSION

Les périodes de sécheresse avaient des inconvénients autrement plus douloureux.

Je me souviens que nous guettions la goutte d'eau intermittente qui perlait au-dessus du grand lavabo militaire et que nous nous la disputions. En été, la soif était plus forte que la faim.

Les sœurs avaient trouvé une solution à la sécheresse: la procession. Nous devions marcher pieds nus sur le chemin de cailloux qui menait à la chapelle de Monte Carasso, au milieu du fleuve, où la Madone avait soi-disant fait des miracles. Ce pèlerinage on ne peut plus douloureux était donc infligé aux enfants afin de se concilier la grâce du Tout-Puissant et qu'Il daigne faire pleuvoir.

On ne m'ôtera pas de l'idée que la foi des sœurs virait alors au délire.



LES «VACANCES»

A la fin de l'année scolaire avait lieu la cérémonie des examens, où l'on proclamait les résultats. Cela

devait être une belle fête, peut-être que ce jour-là le carrousel tournait pour de bon. Je me trouve bien en peine d'en dire davantage: je n'y ai jamais assisté.

Pour les «sans visites» comme moi, qui devaient rester tout l'été à l'orphelinat, le programme des réjouissances était tout autre. Avant même de savoir si nous passions dans la classe supérieure, nous étions expédiées dans les locaux de vacances de l'orphelinat, en haut des pâturages, pour y faire le grand nettoyage et rendre l'endroit fin prêt avant l'arrivée des autres. Ce n'est pas tout, notre condition de sans grade, taillable et corvéable à merci ne nous permettait pas de profiter comme les autres de ce lieu de vacances. Une fois que nous l'avions remis en ordre, il nous fallait redescendre à l'orphelinat... pour le nettoyage de fin d'année!

Après les nettoyages, nous devions reprendre les couvertures de laine.

Lorsque nous allions cueillir les petits fruits, c'est encore nous qui portions le pique-nique pour tout le monde et au retour, à nous encore de ramener les bidons pleins de la cueillette. Ce genre d'exploitation pouvait se faire en toute impunité: qui aurait pris notre défense? Nous étions complètement à la merci de l'acharnement des sœurs qui profitaient allègrement de cette situation.

J'ai déjà dit le peu de distractions à notre disposition pour le temps libre qui nous restait.

Un seul moment sortait de l'ordinaire: la perspective de fêter le 1^{er} août. Eh oui! Moi l'orpheline dont personne ne se souciait et surtout pas les autorités de ce pays, j'étais enthousiaste à l'idée de célébrer la fête nationale d'une Confédération qui se moquait pourtant bien de mon sort!

Afin de participer dignement à l'événement, je voulais m'acheter des feux de Bengale qui coûtaient cinq centimes la petite boîte, à l'époque. Comme je n'avais pas un sou en poche, j'avais proposé à une auxiliaire qui travaillait à la buanderie de l'aider. Elle m'avait promis vingt centimes en échange. Je fis de mon mieux. Elle ne m'a jamais payée.

* * *

BLESSURES À L'ÂME

Il fallait garder sa fierté. Sous les coups, j'ai toujours caché ma douleur. Je ne voulais pas donner ce plaisir à mes bourreaux.

Dans ma tête, les blessures devenaient profondes. Elles non plus, je ne les montrais pas, mais elles devenaient irréversibles.

Vivre l'injustice à en hurler, mais se taire, voilà une torture insupportable à quiconque, alors pour une enfant...

Je garde à jamais les plaies ouvertes des souffrances morales que j'ai endurées. Aujourd'hui, je peux manger à ma faim, mais mes blessures à l'âme ne cicatriseront jamais.

Mes camarades de classes externes avaient les moyens d'offrir à la maîtresse, à Noël en particulier, du chocolat ou une petite attention. Elle exposait ses cadeaux sous la cloche de verre où trônait, là encore, une Madone.

Un jour, plus rien sous la cloche: les cadeaux avaient disparu. On me soupçonna de les avoir volés. Et moi qui n'avait rien fait, je fus littéralement tabassée, avec au cœur la profonde conviction de mon innocence. Les coups ne cessaient pas, j'étais en sang, au bord de l'évanouissement, protestant comme je pouvais de mon innocence. Rien n'y faisait, les coups redoublaient à tel point que j'eus peur de mourir. Alors, je m'entendis avouer. Je fus punie en conséquence avec en plus l'étiquette de voleuse.

* * *

Peu de temps après mon arrivée à Von Mentlen, lorsque l'on me convoqua à la Conciergerie, je fus mise en présence d'un couple qui commença à m'observer. La femme était fille de bonne famille, d'une lignée très riche, qui vivait à proximité de l'orphelinat – j'appris plus tard qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfant après la naissance de sa fille.

Sur le coup, je ne comprenais pas qu'ils étaient venu faire leur choix, afin d'acheter un enfant sans personne au monde. Un tel événement aurait bien sûr changé radicalement le cours de ma vie. Mais il y a des paroles qu'on n'oublie pas tant elles vous blessent.

Et j'entends encore les mots que cette femme lâcha en ma présence: «Oh non, pas celle-là! Elle est trop laide...»

* * *

Ce fut ma seule «visite». Je suis restée de huit à quinze ans à Von Mentlen et pendant tout ce temps, même ma mère n'est pas venue une seule fois me voir. Je lui écrivais pour qu'elle m'enlève de cet enfer – sans timbre, je ne pouvais pas m'en payer. Je la suppliais de me reprendre à la maison, j'aurais été heureuse de dormir à même le sol, pourvu que

je sorte de cet enfer. Jamais une réponse, jamais un signe. En revanche, j'ai retrouvé plus tard une lettre où elle encourageait les sœurs à me battre, «pour mon éducation».

* * *

Finalement, ce sont les sœurs qui avaient trouvé la formule qui me blessait et me terrorisait le plus. Inlassablement, lorsqu'elle ne trouvait pas de raison pour me battre, elles m'assénaient ces mots: «Tu finiras en maison de correction, puis tu iras en prison.»

Mon destin semblait tracé. A force de menaces et de chantages, j'en arrivai même à redouter mon départ de l'orphelinat, sans vraiment y croire.

Ce jour maudit arriva. Avec la complicité de ma mère et des autorités, les cerbères de l'orphelinat décidèrent de se débarrasser de moi en m'expédiant à Faido, ma première maison de correction.

Je m'étais toujours pliée à leur bon vouloir, de crainte qu'elles ne mettent leur terrible menace à exécution, en vain. Encore aujourd'hui, j'ignore les raisons qui furent invoquées pour mon transfert.

Le jour du départ, la nonne qui devait m'accompagner à la gare prétextait une excuse et me dit

qu'elle m'y rejoindrait plus tard. La vraie raison était la honte de me montrer: vêtue comme une mendiante, avec mes chaussures pointure quarante deux, et le visage d'une jeune fille qui sort de sept ans de malheur pour replonger en enfer.

«Pour chasser l'enfant, pas besoin de permis.
Tous les braves gens s'y sont mis.»

Jacques Prévert, *Paroles*.
Editions Gallimard, 1949.